XXXe Année N° 9 Novembre 1935

TRAVAUX ORIGINAUX

PSYCHANALYSE OU PSYCHOSYNTHÈSE ?

PAR

le docteur A. STOCKER

Le Professeur viennois que l'on appelle aujourd'hui le père de la méthode psychanalytique a construit un édifice imposant dit de psychologie pratique. Il a élaboré tout un système, qu'il aime appeler dynamique et qu'il a destiné à élucider les « mécanismes » secrets de la pensée.

En partant de la distinction que l'on fait entre l'intelligence et l'affectivité, Freud découvre que la vie psychique est constituée, dans ses éléments, par des complexes idéo-affectifs dont certains semblent jouer à l'égard de l'équilibre de l'âme un rôle nuisible. Entrant en conflit avec la *censure*, — une fonction impérative et quelque peu insolite en apparence, mais dont l'intervention paraît indispensable au maintien de la construction psychanalytique, — ces complexes dangereux sont éliminés du « champ de la conscience » et rejetés très loin, au delà de l'Achéron, dans les ténèbres de « l'inconscient ».

Là, mécontents du traitement qu'on leur a infligé, les réprouvés crient vengeance et loin de supporter l'ostracisme dictatorial de la censure ils continuent une existence vigoureuse, malgré la décomposition partielle qu'on leur a fait subir.

En effet, selon les théories de Freud, la partie affective qui entre dans la composition du complexe est susceptible d'être séparée de la partie intellectuelle, et cette dernière peut être remplacée par un autre « contenu ». Le suppléant n'est d'ailleurs que le titulaire camouflé et sa manière de se présenter est d'autant plus mystérieuse que le déguisement qu'il vient d'adopter revêt, pour bien cacher l'identité, un caractère plus « symbolique ».

Toutes ces opérations de magie subversive que doit subir

la partie intellectuelle du complexe idéo-affectif n'a d'autre but que de tromper la viligance du douanier qui exerce son contrôle sur les frontières du « champ de la conscience ».

Réapparaissant ainsi sous des formes nouvelles, le complexe, naguère expulsé, peut se montrer à la lumière du jour sans être reconnu et sans occasionner, du moins d'une manière grave, des troubles inquiétants pour l'équilibre psychique. L'intrus semble se contenter de mener une vie de « fantaisie » inoffensive, de visiteur non invité mais agréé comme un artiste bohème.

Il y a cependant des cas où, même sous l'habit d'emprunt, l'indésirable exilé rencontre des difficultés pour se réintroduire parmi les complexes réguliers et autorisés. Il est forcé, alors, de se contenter d'une activité plus modeste qui consiste à tisser des rêves nocturnes ou tout au plus des rêveries. Toutefois, la subordination du récalcitrant n'est pas toujours la règle, et s'il s'avise de ne pas se résigner, il envahit brutalement, sans aucun égard pour les bienséances, le monde de la pensée d'où il avait été proscrit. Tout ce que peut encore la censure, dans un pareil cas, c'est de faire cristalliser, le trouble-fête à part, bien isolé, en une obsession qui s'agite et menace mais reste sans liens avec l'ensemble de la conscience. C'est ainsi que la vaillante gardienne des frontières réussit à sauver la situation et à empêcher la production du résultat désiré par l'intrus turbulent. Voilà pourquoi, enseignent les psychanalystes, l'obsession est pour ceux qui la subissent un phénomène incompréhensible.

Sans doute que toute cette construction ne manque pas de séduire et l'ingéniosité de son auteur a fini par lui acquérir le suffrage de nombreux admirateurs.

Il reste cependant dans tout cela une question qui demande à être élucidée, à savoir la question de la censure. Pour Freud, elle est une fonction artificielle, imposée par les nécessités de la vie sociale.

Or, malgré la puissance massive des tendances instinctives, — car pour les freudiens ce sont ces forces élémentaires qui entrent dans la constitution des complexes, — dès qu'il s'agit de réprimer la voix de l'érotisme (ou *libido* comme on l'a baptisé), une très fragile barrière, comme la censure,

suffit à enrayer, sinon à supprimer, la libre marche de l'assaillant.

En effet, selon les théories de Freud, la censure semble devoir lutter contre les tendances les plus naturelles, profondément enracinées dans l'être humain.

Dans la majorité des cas, c'est-à-dire chez les hommes « normaux » et en possession de leur équilibre psychique, c'est la censure qui emporte une victoire sans conteste.

Un résultat pareil est des plus impressionnants lorsqu'on admet qu'il s'agit de l'intervention d'une fonction adventice, non ancrée dans la structure naturelle de l'organisme psychique. Elle serait ainsi plus puissante que les instincts, et cela non seulement chez les peuples civilisés — chez lesquels on peut admettre une accommodation, du moins apparente, de plusieurs siècles aux civilités sociales, — mais aussi chez les membres des collectivités considérées comme « primitives » et où la censure dicte les *totems* et les *tabous*. Freud lui-même prétend ces choses, car par ses investigations dans ce domaine, il a acquis la conviction que là aussi il ne s'agit que de compromis et de subterfuges auxquels les instincts vaincus ont dû recourir afin de pouvoir vivoter sous la férule rigide et les codes de la morale des « sauvages ».

Une telle manière de voir paraît bizarre et, pour le moins, dépourvue de solidité. Car, quelle que soit l'importance que l'on voudrait accorder aux « superstructures » sociales, il est difficile d'admettre qu'elles aient pu créer de toutes pièces une fonction aussi puissante que la censure freudienne.

Une telle censure, aussi fortement chevillée ne peut être qu'une propriété naturelle — elle ne disparaît même pas dans le rêve! — *essentielle de l'âme humaine, conditionnée par la structure organique de cette âme.*

⁂

Mais avant d'entreprendre une discussion sur la nature de la censure, qu'il nous soit permis de nous arrêter encore quelque peu sur les doctrines de Freud.

En toute honnêteté, il faut reconnaître dès le début que les travaux du médecin viennois ont contribué dans une large

mesure à rappeler à ses semblables leur humble condition. Avec une candeur bien connue il a attiré l'attention sur certaines réalités qu'une fausse pudeur essayait de nier. Il ne s'agit donc pas de se voiler la figure et de crier au scandale. Cependant, bien qu'une partie de la « doctrine » mérite une sérieuse considération, il y a lieu de dire franchement qu'il ne s'agit point de l'embrasser tout entière, sans restrictions. Rejeter ou adopter sans contrôle les opinions des autres n'équivaut d'ailleurs qu'à un manque de déférence ou d'estime, sinon à un simple élan d'enthousiasme ou de haine, selon le tempérament de chacun.

On doit tout d'abord faire remarquer que dans le monde des complexes idéo-affectifs, les freudiens ont établi une hiérarchie des plus arbitraires. L'instinct érotique compris dans « son sens le plus large » (?) serait tout puissant et sous la forme qu'il revêt dans le « complexe d'Œdipe » il constituerait un phénomène général commun à tous les humains.

Sans doute qu'en procédant ainsi une lourde erreur est commise et on surestime vraiment la capacité de haine de l'homme.

En effet, selon la propre définition des psychanalystes orthodoxes, ce complexe recèle dans ses origines des tendances destructives : l'amour qu'un fils ressentirait pour sa mère l'engagerait à détester son père jusqu'à lui souhaiter la mort. C'est là le fondement sur lequel s'élèverait le bel édifice de l'humanité et tout ne serait inspiré que par des désirs et rêves de suppression de ceux qui constituent un obstacle à la libre manifestation des aspirations « instinctives ». Laissant de côté le fait que, *si dans le monde la haine était plus puissante que l'amour, il n'y aurait, et depuis bien longtemps, plus de trace humaine*, il est intéressant de rappeler comment Freud appelle à la censure.

Pour lui, les tendances haineuses du complexe d'Œdipe se trouvent en flagrante contradiction avec le défenseur de la société civilisée et de ses traditions. Ce bon gardien intervient de manière à ce que la haine filiale soit presque toujours compensée sinon surpassée, chez tous les hommes de bien. Si ce n'est pas la règle générale, c'en est du moins le cas habituel. L'existence des parents, si terriblement menacée, est sauvée et ils peuvent vaquer tranquillement à leurs occupations.

Mais, grâce à la censure, les enfants aussi s'acquièrent des bénéfices, car par « sublimation » ils atteignent un équilibre psychique salutaire qui leur permet de vivre en société et même de produire et créer des œuvres de beauté.

C'est là précisément un caractère des plus surprenants de la censure : elle ne serait qu'un produit artificiel de la société civilisée et c'est encore elle qui échafaude la civilisation! Car il est bien ainsi, selon le dire des freudiens : les sciences, l'art, toute la vie cultivée, ne seraient en essence qu'une mystérieuse « sublimation » des instincts, canalisés par une fonction bizarre productrice en même temps que produit.

N'y a-t-il point, dans toutes ces choses, un cercle vicieux?

Nul doute qu'une situation pareille devient très surprenante, d'autant plus qu'elle a été imaginée par un psychologue qui prétend connaître l'âme humaine dans ses replis les plus cachés.

La logique immanente des choses ironise cependant sur les mortels qui veulent s'en affranchir. Voilà pourquoi, après de longues années, celui qui a « découvert » la censure s'efforce de la supprimer, et cela peut-être sans bien s'en rendre compte. En effet, les théories de Freud l'ont conduit à une conception de la vie où une place est réservée à certaines idées sur « l'avenir d'une illusion » avec tous ses caractères peu commodes de barrière qui s'oppose à la libre explosion des possibilités « psychiques » de l'être humain, qui cependant n'est ni bête ni ange.

Inspiratrice par excellence de la censure — telle que la voit le père de la psychanalyse, — cette barrière serait destinée, selon Freud, à disparaître comme une simple illusion. Ce que le maître n'a peut-être pas encore décrété d'une manière formelle, les disciples l'ont compris et ils ont traduit sa pensée par le mot d'ordre : libération. Ainsi, la pensée humaine, éclairée par la psychanalyse, ne doit plus supporter le joug d'un « préjugé » même s'il a ses sources dans les profondeurs mystérieuses des traditions humaines les plus anciennes. Jugeant ces traditions comme un produit surajouté, imposé uniquement par les contingences du dehors, pour un illuminé, rien n'est plus conséquent que de les supprimer.

Et la censure, alors, finirait-elle aussi par disparaître?

D'ailleurs, pour revenir au « complexe d'Œdipe », il ne

faut pas oublier qu'à l'origine de tous les méfaits racontés dans la fable thébaine, le responsable n'est point le fils, mais son père Laïos qui, bien que lisant sur le fronton du temple où il allait consulter l'oracle, le significatif « connais-toi toi-même », ne voulut sauvegarder que sa précieuse peau. Au lieu de comprendre que les enfants sont appelés à remplacer leurs parents, il ne voyait dans son futur rejeton qu'un ennemi mortel, et, de propos délibéré, il le voua lui-même à la perdition. Ce qui s'ensuit après, ce n'est point Œdipe qui le décide, c'est Ananké qui veille au respect des lois divines et humaines. Mais ce n'est pas ici que nous entendons entreprendre une analyse détaillée du mythe, — qui vaut, certes, la peine d'être faite; — ce que nous poursuivons, c'est une étude de la censure.

*
**

Vauvenargues a dit quelque part qu'il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites. Aussi serait-il plus facile de supprimer une fonction gênante et aux allures contradictoires, que de lui trouver une explication dans un système où elle n'est qu'adventice.

Mais la question est précisément là : la censure n'est-elle vraiment qu'une fonction adventice? Pour pouvoir y répondre, une digression est nécessaire.

Les données de la biologie moderne permettent de distinguer dans la personnalité physique trois ordres d'éléments essentiels.

Dans l'un de ces ordres se trouvent groupés les éléments qui correspondent aux caractères et dispositions héréditaires, à la configuration de la race. En d'autres mots, ce sont les caractères qui existent à l'état idéal, préfiguré si l'on peut dire, en dehors de la matière à laquelle ils ne font qu'imprimer la forme du type vouée à passer sans changement d'une génération à l'autre.

Dans un autre ordre sont réunis les éléments qui constituent ce qu'on appelle les propriétés acquises par une personne au cours de son existence, propriétés résultant des influences du milieu et des réactions de l'être vivant à ce milieu dans lequel il se développe et vit.

Enfin, le troisième ordre est réalisé par les éléments palpables et concrets, qui, sans pouvoir être attribués d'une façon précise et distincte à l'un ou à l'autre des deux ordres précédents, réalisent une harmonie, une unité harmonieuse précisément entre les dits deux ordres.

Les noms sous lesquels les biologistes désignent ces trois ordres d'éléments sont ceux de *génotype*, pour le premier, de *paratype*, pour le second et de *phénotype* pour le dernier.

Si l'on examine selon ces données du plan fondamental de la personnalité physique, les fonctions psychiques essentielles, on trouve sans trop de difficulté des correspondances intéressantes. Un rapprochement peut ainsi être fait entre l'intelligence, le sentiment et la volonté d'une part et les trois ordres d'éléments constitutionnels ci-dessus énumérés.

Voyons tout d'abord l'intelligence, ou plutôt ce que l'on appelle les fonctions intellectuelles. Ces fonctions psychiques constituent le moyen grâce auquel l'être humain s'oriente dans le milieu qui l'environne. C'est sur le monde physique qu'elles portent, s'efforçant d'utiliser certaines propriétés de la matière dans des buts divers, dépourvus de ressemblance entre eux. L'intelligence a, comme l'a dit Bergson, la puissance indéfinie de décomposer selon n'importe quelle loi et de recomposer selon n'importe quel système, mais reste frappée d'une infirmité essentielle qui est une incompréhension naturelle de la vie. A l'aide de l'intelligence pure, l'homme ne comprendrait donc jamais ce qui constitue le mystère le plus précieux, la palpitation la plus intime de l'être. Aucun lien profond ne peut être forgé par l'intelligence entre cet homme et ses semblables. Au contraire, pour cette fonction psychique, une créature vivante qu'elle ne peut voir que du dehors, n'est qu'un objet comme tout autre. Elle l'*apprécie* sans l'aimer et le *classe* selon le degré qu'il occupe dans l'échelle des *utilités* qu'elle s'est créée. Ensuite, l'intelligence, comme on l'a fait remarquer, varie d'une personne à l'autre et cela, notamment grâce aux enrichissements, aux acquisitions réalisées au cours de l'existence. Elle est susceptible de varier dans une mesure qui la fait très différente de soi-même au cours de la vie d'une seule et même personne. En résumé, elle semble avoir la mission de différencier « l'individu » de son espèce, de l'op-

poser en quelque sorte à cette dernière, correspondant ainsi aux éléments du *paratype* physique.

De leur côté, les fonctions psychiques au nombre desquelles on compte les phénomènes dits affectifs et les sentiments semblent répondre au génotype physique. Au sein de ce conglomérat, une distinction est cependant nécessaire. L'affectivité n'est qu'une fonction psychosomatique, une sorte d'agent de liaison, dans la composition de laquelle l'élément physiologique a une importance très marquée. La tonalité affective fait vibrer à l'unisson si l'on peut dire l'âme et le corps. Elle réalise le passage de l'un à l'autre sans constituer en son essence une fonction cognitive. C'est grâce à elle qu'au moment où l'une des parties de l'ensemble psychosomatique se trouve engagée, l'autre se met à réagir d'une façon adéquate pour établir ainsi un front d'action unique.

Tout autre est la nature du sentiment. Bien que trop souvent confondu avec l'affectivité, il a son caractère propre. Il constitue une réaction psychologique contagieuse, susceptible de revêtir une forme collective. Les individus d'une même race possèdent des sentiments communs, facilement fusionnés lorsqu'ils se trouvent en groupe. Parlant de cette pensée « affective », Gustave Le Bon faisait remarquer qu'elle acquiert ses convictions par d'autres voies que celles de l'intelligence, la crédulité — la foi en son voisin —, régnant ici en maître absolu. De son côté, Bergson décrit le sentiment sous le nom d'*intuition* ou d'*instinct devenu désintéressé* et il y voit une nouvelle forme de connaissance au moyen de laquelle il serait possible d'approfondir et de comprendre les mouvements intimes du « cœur humain ». On pénétrerait ainsi, selon le mot de Pascal, les choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. Différent en cela de l'intelligence, le sentiment, — ou l'intuition bergsonienne, — a le don de saisir la vie. Il est essentiellement amour, mouvement de pensée par lequel l'individu se sent entraîné à s'intégrer et confondre dans l'espèce dont il n'est qu'une partie : sentant vibrer en lui un vrai fragment de cette dernière, il la rejoint pour ainsi dire par « le dedans ». Il correspond ainsi dans l'âme au *génotype* de la personne physique.

Quant à la volonté, les pragmatistes la considèrent comme

conditionnée par un effort intérieur, inhérent à la structure psychique et l'attribuent à la conscience, à l'âme entière consciente. Elle fait surgir, comme une réserve d'énergie mystérieuse le *tertium quid* qui vient compléter les motifs qui sont en présence, en les harmonisant et leur donnant un sens, une réalité concrète. Ne peut-on pas, alors, la rapprocher du phénotype physique?

*
**

La volonté serait ainsi la fonction *synthétisante*, celle qui traduit en acte l'harmonie psychique. C'est elle qui établirait l'accord nécessaire et la collaboration étroite entre l'intelligence d'une part et le sentiment de l'autre, en apparence si divergents.

Or, aussi paradoxal que cela puisse paraître, elle ne manque pas de présenter une certaine ressemblance avec la fonction que les psychanalistes ont appelée censure. De cette manière, on est amené à étudier celle-ci sous un jour nouveau, en vue de dégager ses traits et essayer de pénétrer sa nature.

On sait que pour l'école de Freud, la censure est un phénomène qui résulte d'une contrainte extérieure exercée par le milieu social sur la personne humaine : cette dernière se soumet ou plutôt essaye de la tromper.

Or, ce n'est pas ainsi qu'il faut l'envisager dans une conception *synthétique* de l'âme.

La censure, fonction adventice, est dépourvue de sens et même pour ceux qui veulent l'admettre telle, elle manifeste sa présence d'une manière permanente, et bien qu'atténuée, elle se maintient même dans le rêve. Tout comme la volonté, elle est gardienne de l'intégrité psychique et loin d'être surajoutée du dehors, elle est plutôt ancrée au plus profond de l'être.

En plus de cela, une constatation que personne n'a mentionnée jusqu'ici mais qui ne doit pas être négligée, c'est que l'intervention du défenseur de la « conscience » ne se produit pas seulement lorsqu'il s'agit de sauvegarder les intérêts de la collectivité (ou plutôt de l'espèce organisée en société), mais aussi lorsqu'il s'agit de protéger les aspirations de l'individu, lorsqu'elles sont gravement menacées. La censure remplit en

somme le rôle du lien que Platon appelle harmonie, qui, de soi-même et des parties qu'elle unit, fait un seul tout. Pour la situer dans la terminologie empruntée à la biologie elle est au service du *phénotype* psychique et, comme lui, elle fait partie intégrante de la structure de l'âme.

Cette manière de voir est justifiée aussi bien par l'observation des phénomènes psychiques normaux que par les réactions pathologiques de l'âme que l'étude des névroses a mises en évidence.

Dans la vie psychique normale, une sorte d'oscillation a lieu entre l'intelligence et le sentiment, la première agissant dans le sens égoïste, la seconde dans le sens altruiste. Un moyen terme est cependant atteint et c'est la volonté, — ou bien la censure — qui décide : c'est elle qui détermine l'action humaine, qui trouve la solution entre l'extrême libertarisme et l'aveugle soumission. C'est par elle que l'homme affirme son « libre arbitre », que ce soit en bien ou en mal, selon son jugement censuraire dont seul il reste le maître. Sa structure naturelle, — aussi bien celle de son corps que celle de son âme, — le pousse vers le juste milieu qui n'est au fond que l'équilibre harmonieux.

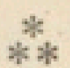
Cette tendance naturelle à l'équilibre s'efforce à se maintenir même chez l'homme malade. Chez ce dernier encore, la censure intervient pour rétablir l'harmonie entre l'intelligence d'une part et le sentiment de l'autre. Elle réagit contre des troubles qui favorisent ou répriment à l'excès tantôt l'une et tantôt l'autre de ces deux fonctions de l'âme. C'est pourquoi on peut distinguer deux types de névrose selon qu'il s'agit d'une protestation ou bien d'une réaction de faillite.

Dans le premier groupe des névroses de protestations figurent les troubles psychiques qui traduisent la souffrance du paratype psychique. Elles résultent d'un conflit entre les aspirations de ce paratype et le milieu dans lequel il est appelé à se manifester. Les formes cliniques qui traduisent ici la névrose sont connues sous le nom de réactions hystériques. Le « malade » proteste en se réfugiant dans la maladie. Menacé dans son équilibre mental qu'il n'arrive plus à maintenir contre la pression écrasante que constitue ici la contrainte sociale, le paratype psychique représentant de « l'individu » tressaille, indigné. Il faut ajouter sans tarder que toutes les « doctrines »

existantes ne suffisent pas à elles seules si une labilité constitutionnelle ou acquise du sujet ne vient les seconder. Il n'en reste pas moins qu'on désigne les troubles survenus comme psychogènes, et que sans l'intervention des facteurs psychologiques engendrés par le milieu, la paix de l'âme même instable n'aurait pas été rompue. Les fameux accès d'hystérie décrits avec tant de complaisance jadis fournissent un exemple de cette névrose de protestation. Des femmes peu résistantes, à une époque où des « préjugés » sociaux n'accordaient certains « privilèges » qu'aux hommes, réagissaient ainsi ne sachant pas défendre leurs « droits » par des moyens plus efficaces. Pour les hommes, une forme des plus connues de refuge dans la maladie a été réalisée par les symptômes « hystériques » présentés parfois dans une proportion considérable par les jeunes soldats au cours de la grande guerre. Le « Code social » relativement bénin dans le cas des femmes, se trouvait remplacé ici par le mot d'ordre qui imposait d'une manière inflexible la gloire du combat ou la mort. Or c'est contre cette soumission que proteste le paratype psychique là où il ne sait pas comprendre le sens absolu de la loi. Maîtresse théorique de cette loi, l'intelligence sait la forger, mais point lui obéir.

Par contre la névrose de faillite peut être observée lorsque le génotype psychique est empêché de se manifester. Elle traduit sa détresse et l'absence de l'appui qu'il recherche dans le milieu où il vit. Les personnes qui sont atteintes de ces troubles se sentent négligées, laissées de côté et c'est cet abandon qu'elles s'efforcent d'exprimer. En effet, les symptômes dits psychasthéniques, les phobies, les obsessions sont très fréquentes dans les milieux où la voix du « cœur » reste sans écho. Ils se manifestent notamment à des époques où l'individu est abandonné à son destin. C'est le cas, par exemple, aux moments paroxystiques d'une idéologie dite « libérale » qui rend étrangers les hommes à leurs semblables : une telle idéologie fait abstraction de l'appui fraternel et de la charité pour le faible. Elle se contente d'accorder une liberté sans marges qui laisse « faire et passer » ou bien fait mourir de faim. L'individu est « maître » de ses forces et une sinistre générosité du sort lui permet tantôt d'atteindre, indépendant du reste de l'humanité, la situation la plus bril-

lante, tantôt de sombrer dans la misère. Ce qui caractérise par excellence le génotype psychique ne peut pas être exprimé. Alors, au désespoir, cette partie négligée de l'âme humaine se traduit par des symptômes morbides. Une personne atteinte ainsi d'agoraphobie ne fait que dire en symboles l'horreur que lui inspire la place vide que les hommes ont désertée. On la voit bien se faufiler dans la foule, mais dès qu'il s'agit de franchir tout seul un endroit dépeuplé, l'angoisse la saisit. L'aspect de cet endroit lui rappelle l'inexistence, du point de vue de l'âme, du reste de l'humanité. De même l'obsédé atteint de ce qu'on a appelé la folie du doute, sent le besoin incessant d'interpeller un semblable, un être humain comme lui, pour s'assurer que son « prochain » existe.



Dans un cas comme dans l'autre, c'est la censure qui agit et si chez les phobiques, on peut parler d'une « maladie de la volonté », chez les hystériques, la même fonction est mise en cause. Dans un cas comme dans l'autre, elle veut rétablir l'équilibre intérieur, instable et ébranlé par les chocs, les « traumatismes psychiques » que le milieu comporte pour le malade. Fonction synthétisante, elle est l'amie de l'équilibre immanent, de la santé de l'âme : bien plus encore, elle lui est consubstantielle.

Censure ou volonté, c'est là, au fond, une simple querelle de mots. Ce qui est essentiel, c'est qu'il s'agit d'une fonction qui répond à une partie structurale de l'âme qui, dans une harmonie naturelle, retrouve ses sœurs jumelles, intelligence et sentiment.

La conception de la composition tripartite de l'âme ainsi dégagée par analogie avec la structure de la « personnalité biologique », trouve un écho chez les poètes-penseurs. Ou, pour mieux s'exprimer, ce sont les poètes qui la connaissent avant qu'on ne leur en parle.

Un Gœthe le fait dire à Faust qui sent son âme brisée :

« Deux âmes, hélas! habitent dans ma poitrine
L'une aspire à se séparer de l'autre :
L'une en un élan de rude passion

Se cramponne à la terre par tous ses organes;
L'autre s'arrache violemment à la poussière
Et s'envole vers le royaume des sublimes aïeux (1). »

Dans les écrits d'artistes d'aujourd'hui, la même chanson résonne. Pour ne parler que de deux d'entre eux, Claudel et Valéry, ils disent leur « profession psychologique » à qui les veut entendre. Sans s'arrêter aux formules didactiques, ils racontent, chacun selon son génie, l'histoire du « cœur » et de « l'esprit » humain et de « l'ami » des deux.

Paul Valéry d'abord. Il existe dans l'œuvre du poète de « Charmes » une sorte de trilogie dans laquelle le lecteur rencontre successivement trois personnages symboliques qui, sous le nom de Monsieur Teste, de Madame Teste et de l'Ami, lui apprennent des choses singulières.

Monsieur Teste, individu bien sec, aimait à parler. Mais lorsqu'il parlait, « on se sentait, dans son idée, confondu avec les choses : on se sentait reculé, mêlé aux maisons, aux grandeurs de l'espace, au coloris remué de la rue, aux coins... Et les paroles les plus adroitement touchantes, celles mêmes qui font leur auteur plus près de nous qu'aucun autre homme, celles qui font croire que le mur éternel entre les esprits tombe — pouvaient venir à lui... Il savait admirablement qu'elles auraient ému *tout autre...* ». Cet homme symbolique « ne disait jamais rien de vague » et « déclarait avec calme » : « Je n'apprécie en toutes choses que la *facilité* ou la *difficulté* de les connaître, de les accomplir. Je mets un soin extrême à mesurer ces degrés et à ne pas m'attacher... ». C'était « un être dont l'esprit paraissait transformer pour soi tout seul ce qui est, et qui *opérait* tout ce qui lui était proposé ». Lors d'une soirée passée au théâtre, où « la stupidité de tous les autres... révélait qu'il se passait n'importe quoi de sublime », Monsieur Teste qui voit la force enchaînante d'un sentiment commun, ne trouve que ces paroles : « La discipline n'est pas mauvaise... c'est un petit commencement » : Et, lorsqu'il vit l'enthousiasme de la foule, il ajouta : « Le suprême *les* simplifie. Je parie qu'ils pensent tous de plus en plus *vers* la même chose. Ils seront égaux devant la crise ou limite commune. Du reste, la loi n'est pas si simple

(1) Faust, L., 1112-1117 (trad. Lichtenberger).

puisqu'elle me néglige, — et je suis ici ». Au comble de l'orgueil, il s'exclame : « Eh! Monsieur! que m'importe le talent de vos arbres (il s'agit d'arbres qui saoûlent) — et des autres! Je suis chez *moi*, je parle ma langue, je hais les choses extraordinaires. C'est le besoin des esprits faibles. Croyez-moi à la lettre : le génie est *facile*, la fortune est *facile*, la *divinité est facile*... je veux dire simplement que je sais comment cela se conçoit. C'est *facile* ».

Voici en résumé les traits essentiels d'un homme pour qui « l'or est comme l'esprit de la société ». Une vague lueur des choses qui le dépassent lui fait dire cependant : « Vous connaissez un homme sachant qu'il ne sait ce qu'il dit ».

Le nom de Monsieur Teste est significatif. Il est la tête qui pense, l'intelligence abstraite, indépendante du cœur. Il est la raison pure. Il identifie les êtres humains, — ses semblables par la race — aux choses inertes qui l'entourent. Des paroles qui vont au cœur, qui font vibrer le sentiment, il se sert comme d'un outil quelconque pour déclancher un « mécanisme ». Il ne comprend que du dehors la foule agitée par la vie. *Il veut être distinct*, en s'opposant à ceux qui pensent « vers » une même chose. Cette chose extraordinaire qu'est la vie ne l'intéresse point. Il voit à son propre usage une loi spéciale qui le sépare de la loi de tous les autres. Il ne pénètre pas l'intimité des choses. Il se contente de concevoir avec facilité, et le génie, et la fortune et la Divinité.

Peut-on dire plus nettement son isolement, l'isolement du *moi* qui parle une autre langue que celle de tout le monde?

Précise, certes, elle l'est, cette langue, mais elle n'est plus humaine et Valéry lui-même entend la *Poésie* lui reprocher sans dureté :

« Si fort que vous m'avez mordue
Que mon cœur s'est arrêté. »

Le deuxième personnage de la trilogie valérienne est une femme. C'est Madame Teste. Dans une lettre où elle parle surtout de son mari, elle raconte bien peu de chose sur elle-même. Peut-être n'aime-t-elle pas se raconter; ou peut-être a-t-elle dicté son épître à quelqu'un d'autre qui n'a pas bien compris son babillage. Quoi qu'il en soit, on peut trouver certains passages qui semblent dévoiler la vraie nature de

Madame Teste. Elle écrit : « Les choses abstraites ou trop élevées pour moi ne m'ennuient pas à entendre; j'y trouve un enchantement presque musical. Il y a une belle partie de l'âme qui peut jouir sans comprendre et qui est grande chez moi ». « Après tout », ajoute-t-elle, « je suis bien heureuse... de ne point deviner chaque jour, chaque nuit, chaque moment de mon passage sur la terre ». Sa conviction est « que nous valons mieux que toutes nos pensées et que notre plus grand mérite devant Dieu sera d'avoir essayé de nous arrêter sur quelque chose de plus solide que les babillages, même admirables, de notre esprit avec soi-même ».

Peut-être Madame Teste trahit-elle encore un trait de son caractère lorsqu'elle se plaint presque du fait que, pour Monsieur Teste — dont elle sent les « mains dures et déterminées » —, elle n'est qu'un « jouet d'une connaissance musculeuse ». Elle avoue que ce sont là « des moments bien difficiles ». Elle sait cependant que c'est son destin et se résigne : « Je me dis que je suis la servante de l'instant incompréhensible où mon mariage s'est décidé comme de soi-même. Instant peut-être admirable, peut-être surnaturel? » Dans son humilité, si différente de l'orgueil de son mari, pour elle « ce que nous savons de plus nôtre, de plus précieux, est obscur à nous-même, vous le savez bien. Il me semble que je perdrais l'être si je me connaissais tout entière. Eh bien, je suis transparente pour quelqu'un, je suis vue et prévue telle quelle, sans mystère, sans ombre, sans recours possible à mon propre inconnu — à ma propre ignorance de moi-même! » Enfin, avec un grain d'ironie à l'adresse de ceux qui ne la jugent que du dehors, elle dit : « Je suis libre, mais je suis classée ».

Madame Teste est la voix du cœur, la voix de l'humanité tout entière. Emilie est son nom, — Emilie, une entre les mille qui pensent la même chose. Elle sait très bien qu'il y a des choses qu'un être seul ne sait jamais comprendre. Si, loin de ses semblables, un homme intelligent oublie le sentiment, le monde qu'il aperçoit ressemble à un cimetière, à « cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va à la rivière et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres, tous

les *absents* possibles, et de tous les genres. On dirait qu'ils recherchent leurs éloignements mutuels. Ils doivent aimer à se voir sans se connaître, et leurs amertumes séparées sont accoutumées à se rencontrer. L'un traîne sa maladie, l'autre est pressé par son angoisse, ce sont des ombres qui se fuient; mais il n'y a pas d'autre lieu pour y fuir les autres que celui-ci où la même idée de la solitude les attire invinciblement, chacun de tous ces êtres absorbés ». C'est dans ce jardin, dans ce cimetière, qu'Emilie Teste promène son unique mari...

Le troisième personnage, le plus mystérieux, est un lien entre les deux époux. Ayant aperçu ce qui se passe en lui-même, il a construit une théorie. « J'imagine, dit-il, qu'il y a dans chacun de nous un atome important entre nos atomes, et constitué par deux *grains d'énergie* qui voudraient bien se séparer. Ce sont des énergies contradictoires, mais indivisibles. La nature les a joints pour toujours, quoique furieusement ennemies. L'une est l'éternel mouvement d'un gros *électron positif*, et ce mouvement engendre une suite de sons graves où l'oreille intérieure distingue sans nulle peine une profonde phrase monotone : *Il n'y a que moi. Il n'y a que moi. Il n'y a que moi, moi, moi...* Quant au petit électron radicalement *négatif*, il crie à l'extrême de l'aigu et perce et reperce de la sorte la plus cruelle le thème égotiste de l'autre : *Oui, mais il y a un tel... Oui, mais il y a un tel...* Tel, tel, tel... Et tel autre! Car le nom change assez souvent... »

Cette théorie est à l'usage de Monsieur Teste, le positiviste Monsieur Teste. Elle plaît cependant aussi à Madame Teste, qui ne s'affirme pas. L'ami les comprend, l'un et l'autre. Il a entendu parler Monsieur Teste et reconnaît qu'il a des lois; mais, du babillage de Madame Teste, il a retenu « qu'il n'est plus des lois toutes satisfaites. Il n'est plus que des à peu près ». Du dialogue des deux époux qu'il hébergeait parfois chez lui, il conclut que l'on « trouverait bientôt que les plus clairs discours sont tissés de termes obscurs ».

Proportion conciliante, l'ami du couple de Valéry est le lien qui de lui-même et des parties qu'il réunit fait un ensemble harmonieux.

*
**

Dans la parabole de Paul Claudel, qu'il a intitulée très justement « *Animus et Anima* », on trouve les mêmes images. C'est une histoire aussi concise que belle. La voici :

« Tout ne va pas très bien dans le ménage d'Animus et d'Anima, l'esprit et l'âme. Le temps est loin, la lune de miel a été bientôt finie pendant laquelle Anima avait le droit de parler tout à son aise et Animus l'écoutait avec ravissement. Après tout, n'est-ce pas Anima qui a apporté la dot et qui fait vivre le ménage? Mais Animus ne s'est pas laissé longtemps réduire à cette position subalterne, et bientôt, il a révélé sa véritable nature, vaniteuse, pédantesque et tyrannique. Anima est une ignorante et une sotte, elle n'a jamais été à l'école, tandis qu'Animus sait un tas de choses, il a lu un tas de choses dans les livres, il s'est appris à parler avec un petit caillou dans la bouche et maintenant, quand il parle, il parle si bien que tous ses amis disent qu'on ne peut parler mieux qu'il ne parle. Maintenant Anima n'a plus le droit de dire un mot, il lui ôte, comme on dit, les mots de la bouche, il sait mieux qu'elle ce qu'elle veut dire, et au moyen de ses théories et réminiscences, il roule tout ça, il arrange ça si bien que la pauvre simple n'y reconnaît plus rien. Animus n'est pas fidèle, mais cela ne l'empêche pas d'être jaloux, car dans le fond, il sait bien que c'est Anima qui a toute la fortune, lui est un gueux et ne vit que de ce qu'elle lui donne. Aussi, il ne cesse de l'exploiter et de la tourmenter pour lui tirer des sous, il la pince pour la faire crier, il combine des farces, il invente des choses pour lui faire de la peine et pour voir ce qu'elle dira, et le soir, il raconte tout cela au café à ses amis. Pendant ce temps, elle reste en silence à la maison à faire la cuisine et à nettoyer tout, comme elle peut, après ces réunions littéraires qui empestent la vomissure et le tabac. Du reste, c'est exceptionnel; dans le fond Animus est un bourgeois, il a des habitudes régulières, il aime qu'on lui serve toujours les mêmes plats. Mais il vient d'arriver quelque chose de drôle. Un jour qu'Animus rentrait à l'improviste, ou peut-être qu'il était absorbé dans son travail, il a entendu Anima qui chantait, toute seule, derrière la porte fermée : une cu-

rieuse chanson, quelque chose qu'il ne connaissait pas, pas moyen de trouver les notes ou les paroles ou la clé; une étrange et merveilleuse chanson. Depuis, il a essayé sournoisement de la lui faire répéter, mais Anima fait celle qui ne comprend pas. Elle se tait dès qu'il la regarde. L'âme se tait dès que l'esprit la regarde. Alors Animus a trouvé un truc, il va s'arranger pour lui faire croire qu'il n'y est pas. Il va dehors, il cause bruyamment avec ses amis, il siffle, il touche du luth, il scie du bois, il chante des refrains idiots. Peu à peu, Anima se rassure, elle regarde, elle écoute, elle respire, elle se croit seule et, sans bruit, elle va ouvrir la porte à son amant divin. Mais Animus, comme on l'a dit, a les yeux derrière la tête ».

Cette parabole, écrite pour faire comprendre certaines poésies d'Arthur Rimbaud, reflète ce qu'on peut appeler la théorie psychologique claudélienne. En la soumettant à l'analyse suivant le même procédé poursuivi jusqu'ici, on trouvera facilement des ressemblances frappantes entre Animus et Anima, d'une part, et ce qu'on a vu être le paratype, et le génotype psychique, d'autre part. Le phénotype, enfin, est comme l'amant divin, caché à la raison pure tant qu'elle ne se résigne pas à faire humblement le guet, à dissimuler son outrecuidance présence.

Anima est l'âme de l'espèce humaine. C'est à elle qu'appartient la dot, l'héritage qui fait vivre le couple. Elle paraît ignorante et sotte et n'a jamais été à l'école. Mais a-t-elle donc besoin d'apprendre ce qui lui est inné? Elle ne perd pas son temps à s'instruire, à se meubler la pensée des théories et réminiscences d'*Animus*. Elle chante une vieille chanson, vieille comme l'humanité et pleine de mystère : c'est quelque chose qu'*Animus* ne connaissait pas et dont il cherchera à trouver la clé. Mais, dès qu'il la regarde, elle se tait, le sentiment se dérobant à la précision de l'intelligence. Et puis, la langue qu'elle parle n'est pas trop définie : c'est une langue qui n'appartient point à une époque bien déterminée; une langue de toujours, qui se dispense des signes conventionnels, des notes ou paroles que l'intelligence cristallise. Comme Emilie Teste, *Anima* n'est pas comprise, mais seulement classée, par son époux savant. Et cependant, lorsqu'elle se croit seule, sans bruit elle va ouvrir la porte à son amant divin; *Animus*

la surprend et la rejoint. Il retrouve un moment « la lune de miel », le temps voisin de l'origine du couple où l'âme du nouveau-né entend *Anima* parler à son aise et voit *Animus* l'écouter avec ravissement.

Animus fut donc jadis un être bien modeste. Comme toute intelligence à ses débuts, il ne croyait pas encore tout savoir. Il est un gueux, sans racines profondes, un vagabond vaniteux, pédantesque et tyrannique. Image du paratype psychique, comme Monsieur Teste, il apprend un tas de choses. Il puise sa science dans les livres, le seul moyen qu'il choisisse pour entrer en relation plus intime avec ses semblables. Sa parole, il l'a exercée sur un caillou, la pierre inerte, la matière lui étant meilleur maître que la parole du cœur. Admirateur de la loi, *Animus* est un bourgeois aimant la régularité qu'il s'est forgée : ses habitudes sont celles d'un mécanisme, bien précisées, n'aimant pas l'imprévu; il aime en effet qu'on lui serve toujours les mêmes plats, les mêmes clichés. Jaloux de par sa nature, car il veut posséder la chose apparente, il n'est pas trop fidèle. Cette dernière qualité implique l'amour, une connaissance d'une autre nature que celle dont *Animus* est si fier. Mais, comme on l'a déjà vu, ce ne sont là que traits isolants, Animus sachant bien que pour vivre il faut retrouver sa conjointe. Il a des yeux derrière la tête, comme dit Claudel : il voit enfin *Anima* et, avec elle, il rejoint l'ami, l'amant divin : c'est l'âme tout entière, image du Créateur. Infime reflet de la colombe divine, Anima connaît son vrai royaume et y convie Animus, tout comme la Transcendante dilection

quae istam prolem parentemque conjungit.



Ces dernières paroles, qui sont d'un docteur chrétien, rappellent ici le nom de saint Augustin et ses idées sur l'âme. L'évêque d'Hippone n'oublie jamais la ressemblance dont parle la Genèse et, plein d'une noble joie, il voit la Lumière divine se refléter dans son âme et dans l'âme de toute l'humanité. *Mens, notitia et amor*, dit-il, *sunt in anima substantialiter vel ut dicam essentialiter.*

La connaissance, l'amour et le *tertium quid* si négligé par les modernes, que les anciens appelaient *mens*, voilà les trois éléments qu'on ne cesse de rencontrer. Sous des noms plus ou moins barbares, souvent dénaturés, on les retrouve toujours.

Parlant des doctrines professées par les sages païens, Clément d'Alexandrie avait dit que « semblables aux Bacchantes qui ont dispersé les membres de Penthée, les diverses écoles de la philosophie antique ont éparpillé en fragments l'indidivisible lumière du Verbe divin ». En appliquant cette remarque à la psychologie, une conclusion semblable s'impose. Les savants des diverses écoles ont tous gardé une fraction de la Vérité première, mais en la négligeant en son entier, ils se sont égarés.

Penchant à l'analyse, l'errante pensée humaine oublie par trop souvent la fin des trois parties qui se fusionnent dans l'âme, pour vivre dans l'unité. Figures abstraites et fictives, irréelles tant qu'on les pense isolées, dans l'âme active, elles sont inséparables. Leur triple conjonction supprime toute divergence théorique, cédant la place au rythme créateur.

NOTES DE SEXOLOGIE

L'activité de la Société de Sexologie.

Fondée il y a 3 ans par un comité issu de l'Association d'études sexologiques (voir *l'Hygiène mentale*, n° 1, 1934, p. 22) et comprenant entre autres, MM. Achard' Apert, Balthazard, Carnot, Champy, Claude, Donnedieu de Vabres, Laugier, Mauclaire, Piéron, Toulouse, etc., la Société de Sexologie a poursuivi son activité de façon indépendante et a tenu régulièrement ses séances bimestrielles. L'intérêt en a été accru par la décision que le comité avait prise de mettre systématiquement à l'étude d'importantes questions de sexologie biologique, en confiant l'examen des divers aspects de chaque question à des rapporteurs qualifiés. La fin des séances est consacrée aux discussions des rapports et aux communications libres.

En 1934 l'*Hérédité des caractères acquis* a été étudiée par MM. Sainton, Crouzon, Giroud, Vezin et Letard; la *Stérilisation chez le mâle* par MM. Mauclaire, Misset, Letard, Schiff, Vignes, Champy, Toulouse et Vigneron d'Heucqueville; en 1935, *La Puberté* par MM. Apert, Champy, Piéron, Mme Marie Bonaparte, M. Letard.